

## De vieux amis

À nouveau, le cou de Pierre le faisait souffrir. L'humidité réveillait un début d'arthrose que son père lui avait légué, à défaut de la moindre affection. Il lui faudrait retourner chez ce médecin remplaçant, dont le nom lui échappait... un jeune toujours pressé, toujours fatigué par d'incessants aller-retour jusqu'à son appartement en ville. Il ne pouvait se résoudre à le quitter, comme il le lui avait avoué. Il était terrorisé à l'idée de passer une soirée seul, ici. Compréhensible. Il y avait si peu à faire, si peu à vivre dans cette région pour un homme d'à peine trente ans. Lui-même se serait bien enfui, s'il en avait eu la force. Sa clientèle se réduisait à quelques vieux hypocondriaques, obsédés par leurs toux, leurs diarrhées, leurs varices, leurs brûlures d'estomac. Normal que ce gamin rêve d'une meilleure situation !

En tout cas, on trouvait des journaux récents dans son accueil, et on n'attendait pas trop longtemps, beaucoup moins qu'avec son prédécesseur, plus bavard encore que ses patients. En deux minutes, il vous contait toutes les anecdotes, les secrets que vous ne désiriez pas connaître sur vos voisins, vos commerçants, vos notables. Redoutable !

Pierre dut lâcher la revue qu'il feuilletait et se rasseoir. La douleur lui coupait le souffle, la tête lui tournait. Pourtant, son âge n'avait rien de canonique : 64 ans à peine ! Aujourd'hui, malgré tous les progrès médicaux et techniques, rien ne pouvait stopper la perfide dégénérescence de deux ou trois articulations ? Dans son garage, il remettait en état des autos plus vieilles que lui.

La sonnerie de son portable retentit. Sa femme. Qui d'autre sinon ? Le temps et l'éloignement avaient clairsemé son entourage. Les gens quittaient ce coin perdu, sans charme, triste aussi, tellement triste. De toute façon de quoi aurait-il pu parler avec ses anciens amis ? Au fond, ce portable ne lui servait à rien, surtout qu'il ne parvenait pas à « surfer » sur internet avec lui. Sur son ordinateur, oui... il réussissait même à gérer un petit site marchand consacré aux voitures anciennes, mais ce minuscule écran, avec ses multiples commandes, lui paraissait trop compliqué. Pourtant, la jeune vendeuse de l'hypermarché lui avait plusieurs fois montré comment faire, mais il n'imprimait pas. À trois reprises, il y était retourné, notant tout ce qu'elle lui expliquait ! Difficile de recommencer. Soit elle l'aurait considéré comme un imbécile, soit comme un pervers. Mignonne comme elle l'était, elle devait subir les assiduités de nombreux barbons comme lui. Elle lui avait d'ailleurs parlé de son ami. Une manière polie de lui rappeler les limites de la bienséance. En tout cas, elle avait mal réglé le volume de la sonnerie qui lui perçait les tympans. Peut-être pensait-elle que les sexagénaires, en plus de devenir libidineux perdaient l'ouïe.

« Allo ? » Sa femme s'inquiétait encore, comme d'habitude. « Oui, je rentre bientôt. Je ne suis pas allé chasser dans la brousse. Je suis juste parti

faire une course. » Pourquoi s'affolait-elle si vite, depuis quelque temps ?

Il avait envie de lui expliquer qu'il avait besoin de sortir de chez lui ou de son atelier. Elle l'avait bien roulé en l'amenant ici ! « Un endroit idéal pour l'épanouissement de notre fille. » Lui avait-elle seriné des mois durant. Sans doute considérait-elle qu'observer des crapauds et des écureuils contribuait au développement de la psyché d'une adolescente. S'il avait osé refuser de venir s'enterrer dans ce trou, il aurait pu continuer ses rallyes. Il n'avait peut-être jamais gagné le moindre prix, mais il n'avait l'impression de vivre que lorsqu'il disputait ses courses. Chaque jour ou presque, il avait envie de le lui avouer... mais il détestait les conflits jusqu'à l'absurde. Peut-être l'habitude de voir son père toujours en colère, toujours emporté... si peu affectueux jusqu'à son lit de mort. Bon, inutile de ressasser tout cela.

En tout cas, dès qu'elle l'avait pu, sa fille s'était enfuie, le laissant dans cet endroit où il se morfondait jour après jour. À rembourser l'achat de ce garage qui lui permettait à peine de survivre. Voilà pourquoi il comprenait la moue du jeune médecin lorsque le pauvre garçon regardait les environs de son cabinet par la fenêtre...

Une fois apaisée, sa femme lui rédigeait la liste de ce qu'il devait rapporter. Pourtant, elle l'envoyait toujours effectuer les mêmes achats : citrons, champignons, mâche, pommes de terre, tomates, carottes, endives, poires, oranges... Il avait de plus en plus de mal à marcher, mais à penser, à se souvenir, non... du moins, il ne le croyait pas.

Il marmonnait dans l'appareil, sachant que s'il écourtait la conversation, elle le rappellerait dans cinq minutes et que s'il coupait son téléphone, elle viendrait le chercher. Bien sûr, elle l'avait trouvé évanoui dans la salle de bains, mais cela s'était avant, lorsqu'il travaillait 14 heures par jour pour remonter la pente.

La dernière fois, un agent avait débarqué dans la boulangerie pour le sermonner. « On ne doit pas laisser son épouse s'inquiéter. Elle a besoin de conserver le contact avec vous. » Petit con. Il souriait avec bienveillance. Le gars avait ajouté avant de sortir : « Ah, ne buvez pas un coup de trop. » Pierre avait eu envie de chialer.

A présent, il s'arrêtait à chaque coin de rue. La douleur persistait. Ses jambes ne l'avaient jamais trahi ainsi. Il avait entendu parler d'une maladie dégénérative qui s'attaquait d'abord aux articulations. Il refusait de s'imaginer impotent dans cet environnement. Inutile de paniquer : peut-être souffrait-il des contrecoups de ce que ce petit idiot de médecin avait eu du mal à identifier, avant de le nommer « burnout » d'un air étonné. Oui, même ici, on peut se tuer à la tâche ! Un cas assez préoccupant pour que le jeune praticien lui passe des coups de fil régulier.

Évidemment, un voisin, le voyant adossé à un mur, lui avait proposé de le prendre dans sa voiture. « Merci. Je dois encore passer à la boulangerie. »

« Vous avez l'air épuisé. Vous êtes tout pâle. Si vous voulez, je vous

conduit au pays. » Pierre avait aimablement refusé et s'était redressé pour marquer son intention de se rendre seul au magasin. Il s'était mordu les lèvres pour marcher sans boiter.

Brusquement, il entendit quelqu'un l'appeler. Encore ! « Merci, je dois faire un peu d'exercice ! » Il s'était retourné pour remercier le nouveau venu. Sauf que cette fois, il s'agissait d'une des rares personnes qu'il appréciait dans le coin. André, le coiffeur, adjoint au maire en son temps, qui avait vendu son affaire florissante quelques années auparavant. L'incapable qui lui avait succédé avait licencié 3 employés sur 4 et loupait la plupart des coupes, même celle de Pierre avec ses trois poils sur le caillou. André était flanqué de son complice, Edgard, un homme dont personne n'avait jamais connu l'activité exacte. Il passait ses journées à boire des canons, à palabrer avec quelques individus louches extérieurs au village, puis à courtiser toutes les femmes qui croisaient son chemin. Ce qui lui avait valu quelques bleus. Tous les trois avaient l'habitude de refaire le monde dans le seul bar du coin ou à parier sur les prochains tiercés.

Les deux complices s'approchèrent en riant. « Combien de temps qu'on ne t'a vu ? Comment te sens-tu vieux frère ? En dehors de tes jambes. » André ne l'avait aperçu qu'un instant et il avait remarqué sa gêne. On avait raison, on ne pouvait rien trouver de plus précieux qu'un ami ! Comme il ne savait jamais très bien quoi répondre quand on parlait de lui, Pierre haussa les épaules. Même s'il n'avait rien de plus à déplorer, aucune souffrance, aucune maladie, il enchaina par un profond soupir. Il faisait partie de ces gens qui semblent toujours ployer sous une charge invisible, de ces gens qui souhaitent « bon courage » à leurs voisins, à leur boulanger. Pierre ne voyait la vie que comme une succession d'épreuves et de désagréments, rarement éclairée par quelques satisfactions. Il pensait l'homme fait pour peiner, et se plaindre tout bas.

Cette philosophie du renoncement constituait un de ses quelques motifs de désaccord avec Edgard : « Les gens comme toi font le lit des curetons et des politicards. Ils te disent courez, suez, crevez la bouche ouverte et, toi, tu les remercies. Tu te souviens de l'état dans lequel tu t'es retrouvé l'année dernière quand ton élévateur a rendu l'âme. » Edgard, lui, se considérait comme un homme d'action, un révolté et prônait la « résistance passive » à toutes les oppressions. Si on l'interrogeait sur ce concept, il expliquait qu'il revendiquait le droit à l'immobilité et la paresse, il refusait toutes les valeurs, tous les principes qu'on tentait de nous inculquer. « Tu dois bosser, alors qu'on ne trouve aucun boulot sérieux. Tu dois trimer des années jusqu'à t'user du haut jusqu'en bas. Tes jambes ? C'est normal à ton âge ? »

Sans le reconnaître tout à fait, Pierre admirait sa force de caractère, sa capacité à écarter tout ce qui lui « pourrissait la vie ». Edgard ne s'était jamais encombré d'une famille par exemple. Bien sûr, elle fournissait de grandes

joies, mais elle limitait tes possibilités. Pierre aurait adoré prendre la Lancia Delta qu'il avait fini de réparer et partir sur les routes.

« C'est quoi cette petite larme ? Tu vas chialer parce que tu retrouves de vieux potes ? Amène-nous plutôt en balade. » Lança André en l'embrassant sur le front. Même s'il détestait les effusions, cette fois, Pierre sentit une étrange chaleur l'envahir. Il avait envie de changer d'univers, de voir le monde, d'éprouver l'ivresse de la vitesse. « On passe à ton garage et on fonce ! » cria Edgard en claquant des mains.

Pierre eut l'impression qu'une vanne venait de céder : les souvenirs lui revenaient les uns après les autres. Leurs soirées, leurs balades, leurs maladroites manœuvres de séduction, leurs immanquables déjeuners. De nouveau, un peu de chaleur circulait dans son corps. Il gloussait comme un gamin. Sa jambe, elle-même, ne le faisait plus souffrir. Comment avait-il pu négliger ses amis... ses seuls amis ? Ils prendraient la voiture et partiraient ensemble. Quelques jours même.

La sonnerie du téléphone interrompit le récit d'une anecdote qu'il avait oubliée et qu'Edgard lui contait avec force détails. Sa femme évidemment. Elle devait avoir omis de noter une botte de carottes, ou une gousse d'ail dans sa liste de courses. Il observa ses deux amis et la mort dans l'âme, leur annonça qu'il devait rapporter ses deux ou trois achats chez lui, rassurer son épouse avant de les suivre.

« Tu veux demander à maman la permission de nous suivre ? »

Pierre se rendit compte qu'il portait son sac. Quand était-il passé dans le magasin ? Il n'en avait aucun souvenir. Comme lorsque... La joie de revoir ses potes avait dû lui mettre la tête à l'envers. Il prit Edgard par l'épaule : « Nous avons nos habitudes. Je ne peux partir comme un voleur. Je la prévient et on part tous les trois ! Ne me regardez pas ainsi. Si je ne lui parle pas, je n'arrêterais pas d'y penser. Et puis elle me rappellerait. » Il tenta de rire, mais remarqua que le sourire de ses amis avait disparu. Pire encore, leurs yeux étincelaient de colère. « Ne vous mettez pas dans un état pareil. Je vous demande un quart d'heure, à peine. Après, je vous suis. »

La voix d'André lui sembla modifiée quand il répéta sa question : « Tu veux demander la permission, plutôt que nous suivre. » Ses mains s'ouvraient et se fermaient, sa bouche se crispait. Pierre ne le reconnaissait plus. Il se tourna vers Edgard pour le prier de calmer leur ami, mais il paraissait tout aussi furieux.

Brusquement, Pierre se sentit oppressé. Ses deux anciens compagnons avançaient sur lui. « Sans rire, les gars ne faites pas cette tête-là. Je vous demande un quart d'heure. » Il bondit sur le côté en ricanant alors qu'Edgard tentait de le saisir. La situation commençait à le mettre mal à l'aise. Il était ravi de les retrouver, mais il désirait tout de même aller où il le voulait. Soudain, une violente douleur dans le cou lui fit perdre l'équilibre. André venait de l'agripper et ses ongles l'avaient lacéré. Le téléphone sonna à nouveau. L'ancien coiffeur saisit l'appareil et le jeta au loin. « Là, tu

déconnes ! Tu sais combien cela coûte ? Il vous prend quoi les gars ? » Il ne chercha même plus à parlementer, il se leva en donnant de grands coups de pied autour de lui puis se mit à courir

Incroyable ! Ridicule ! Il venait de frapper ses meilleurs amis et s'enfuyait comme un lapin. « Mince, mon genou va me lâcher ! » Ils vont me rattraper. Il se rendit compte qu'il paniquait et peinait à respirer. Son souffle devenait douloureux, sa poitrine le brûlait. À l'approche de chez lui, il poussa à la volée la grille d'entrée et se précipita dans sa petite cour. « C'est toi ? » « Non, Ryan Gosling qui vient changer la bougie de ta bagnole. » Pourquoi lui posait-elle cette question ? Il se retourna enfin et ne vit personne derrière lui. « Ouvre s'il te plait. » Elle fermait toujours la porte de la maison et elle allait lui demander pourquoi il n'utilisait pas sa clé. Il ne pouvait lui expliquer qu'il tremblait tellement qu'il ne parvenait plus à la placer dans la serrure. Mais pour une fois, elle ne prononça pas un mot. Il la vit s'approcher et l'amener jusqu'à un siège. « Qu'est-ce que t'as ? T'es blanc comme un linge ? »

Il hésita un moment avant de se confier. « J'ai croisé André et Edgard. On a décidé de passer quelques heures ensemble. Je voulais t'apporter les courses et te prévenir. » Sa femme l'examina de la tête aux pieds. « Tu plaisantes ? Tu as bu ? » Le garagiste l'observa sans rien dire, un peu perdu. « Regarde ton cabas, tu n'as rien acheté. » Pierre baissa les yeux et observa en effet, un sac vide. « Tout à l'heure, je l'ai rempli ! ». Il aurait pu en jurer. Bien sûr, il ne savait plus quand il s'était rendu dans le supermarché, mais, en présence de ses amis, il avait tâté une des tomates et senti une boîte de conserve.

Pierre releva la tête et vit son épouse en larmes. Pour des courses oubliées ? Et dans un recoin de sa mémoire, un souvenir refit surface. Un des rares moments où sa femme avait pleuré. Cette soirée d'hiver où leur village avait été réveillé en pleine nuit par un incendie qui avait ravagé presque toutes les maisons des environs... dont celle d'Edgard. Il s'était réfugié dans sa salle de bains alors que son ami hurlait si fort que tout le quartier l'entendait. Les flammes étaient, trop puissantes pour que les pompiers entrent chez lui à temps. Comment avait-il pu oublier ? Une page de journal où l'on voyait le visage souriant d'Edgard ornait le mur de la cuisine depuis des années.

Il se revit aussi, penché sur le moteur de son petit Lancia Delta, à sangloter. André était venu, des accusations pleines la bouche. La liaison que son épouse aurait entretenue avec Edgard. Le jerrican de kérosène à demi brûlé qu'on trouvait à l'entrée du garage. Mais Pierre ne se souvenait de rien. Si, de la clé à molette, ou du cric, qui s'était retrouvé dans sa main, ensanglanté. Sa femme l'avait aidé à pousser André du haut du pont à quelques centaines de mètres. Depuis, il s'écroulait sur la banquette chaque nuit, ou plutôt chaque matin, ivre de fatigue et de mauvais alcool. Il ne ressortait pas de son garage, pourtant fermé, durant des semaines entières.

« Ils sont venus m'emmener. »

« Peut-être sont-ils surtout venus parce que tu ne parviens plus à vivre sans eux... ou que tu n'existes plus vraiment dans ce monde. » Pierre ressortit.